

# Familles de France : un jeu de miroir

Abdelhafid HAMMOUCHE \*

**A l'instar de la famille française, la famille maghrébine en immigration connaît une centration sur l'espace privé. Pour cette dernière, ce mouvement est autant une déconnexion de la famille étendue, une destabilisation des rôles et statuts des parents, qu'un réagencement de ses rapports avec l'environnement socio-économique. Pour les enfants, la famille est tout ensemble l'espace concret de l'enracinement et l'espace social de la fixation et de ce fait le lieu d'expression de toutes les impasses ou, au contraire, le lieu de renégociations d'une nouvelle identité.**

Penser la famille contemporaine nécessite de situer sa configuration actuelle en considérant les évolutions récentes. L'analyse comparative entre la famille française et la famille en situation migratoire est sous cet angle riche d'enseignements : en se référant à la famille française depuis 1960 jusqu'à nos jours et en la comparant avec la dynamique de la famille maghrébine, par exemple, on voit pour l'une comme pour l'autre une centration sur l'espace intérieur (privé) par opposition à un espace extérieur (public) qui participe beaucoup moins, au fil des années, d'une fonction de contrôle social. Cette centration se manifeste par une interactivité accrue au sein de la famille nucléaire française ; interactivité avec une relation affective reconnue et gérée en continu entre les membres qui met à mal les rôles traditionnels. Cette économie relationnelle, et donc ces nouveaux rapports de proximité s'imposent également aux familles immigrées et apparaissent d'autant mieux que pour la plupart des migrants venus de sociétés rurales la situation migratoire instaure une nouvelle configuration.

## La famille réinventée

En effet, le couple devient une réalité et induit avec ce face à face innovant une injonction relationnelle, d'abord limitée aux époux, avant d'être imposée (avec plus ou moins de heurts et de remises en cause culturelles) à la relation avec les enfants. Il faut parler, être "proche" et à l'écoute : au sein du couple, entre parents et enfants. La France urbaine de années 60 se façonne avec une famille française centrée sur la famille nucléaire, et donc sur la

relation parents-enfants, alors que la famille immigrée constitue une sorte de déconnexion progressive de la famille étendue et oblige les conjoints à des improvisations de rôle. Les époux (primomigrants), en effet, ne sont plus immergés dans les groupes sexuels auxquels ils appartiennent et ne sont plus insérés dans l'organisation sociale et la division des tâches qu'engendre la communauté villageoise dont ils sont originaires. L'échange, que favorise la famille nucléaire, accentue des "conflits de générations" dans la famille française, alors qu'il contribue à donner une dimension plus agressive à l'interculturalité qui s'installe dans la famille immigrée. Pour les deux types de famille, les relations à l'intérieur sont donc devenues le moteur de l'organisation familiale et destabilisent les jeux de rôles et de statuts. Celui de père, comme celui de mère, ne sont plus "donnés", c'est-à-dire adossés à des normes et à des règles indiscutées, mais à construire. Au contraire, chacun motive ses actes, les positions ne vont plus de soi et au sein du couple comme entre parents et enfants le regard critique a acquis droit de cité. La nécessité d'explicitier disqualifie ceux qui ne sont pas préparés à cet exercice (particulièrement les pères peu préparés à ce genre de discussion). L'implicite qui accompagne les gestes du quotidien n'est pas toujours partagé, ce qui ne peut que multiplier les motifs de conflits. On le voit moins avec les aînés des familles immigrées dans les années 60 qui restent culturellement proches de leurs parents, et dont l'enfance se déroule souvent dans un milieu où les primo-migrants occupent une position considérée. La classe d'âge suivante est beaucoup moins proche culturellement, et du coup moins respectueuse à l'égard des

\* Sociologue, CRESAL, Saint Etienne

traits culturels qui leur paraissent moins "naturels"(1). Les rapports au sein de la famille immigrée sont alors marqués par une ambivalence qui reflète les processus d'acculturation. Les uns et les autres, parents et enfants, "voient" les comportements comme autant de sujets de controverse et avec un regard emprunté autant au milieu familial (et au quartier) qu'à un environnement plus large qui renvoie une image dévalorisée de l'immigré. Les aspirations des uns et des autres, mais aussi les jeux complexes de distanciation orientée (2) compliquent considérablement dans certaines familles les rapports d'autorité.

En schématisant, l'espace domestique et cet impératif relationnel donnent à voir une famille en France qui, dans les années 60, consacre une inversion des âges. Les plus âgés, quelle que soit leur origine, n'incarnent plus des modèles à poursuivre mais représentent des modes de vivre qu'il faut dépasser. Les relations de générations, comme à d'autres périodes historiques, sont marquées de tensions ; mais là, il n'est pas question seulement de jeux de pouvoir ou de gestion économique (avec les héritages...) limités à l'enceinte familiale. C'est bien plus largement que cette question se pose : l'âge de référence devient la "jeunesse", ce qui bouleverse la position des adultes et, en fait, de tout détenteur de mémoire. Le passé, à tout égard, est alors encombrant, au sens où il fait obstacle à de nouvelles postures. On comprend alors que l'exercice d'explicitation devienne particulièrement périlleux pour les détenteurs de l'autorité : les voilà confrontés à des mises en scène auxquelles ils ne sont pas toujours préparés, alors qu'ils incarnent des temps et des modèles révolus. Car, on l'a dit, il faut parler, expliciter, motiver des faits et gestes qui, pour beaucoup, allaient de soi. Non seulement l'exposition de soi est plus risqué avec cette nouvelle règle du jeu qui valorise le regard critique et l'échange continu. Mais cette inversion perturbe aussi la position dominante de l'homme-père, alors que la femme s'approprie son corps d'une part, par le biais de la légalisation des moyens contraceptifs, et d'autre part, en conquérant un accès à l'espace social en tant qu'actrice économique à part entière. Les anciens seconds rôles, ceux de la mère et des enfants, sont ainsi propulsés sur le devant de la scène. C'est notamment plus manifeste lors des "crises" d'adolescence qui,

dans bien des cas, se révèlent comme un temps de mise à l'épreuve de toute l'économie familiale avec justement la valorisation des relations de proximité que suppose plutôt la mère avec les enfants.

Cette économie du relationnel tend à éprouver le cadre familial, à imposer des temps de flottement, et rappelle la dimension contractuelle qui fonde le couple, et du coup le lien familial. L'engagement contractualisé par le mariage des deux conjoints, que l'ordinaire des jours dissimule, se révèle de nouveau — particulièrement en période de mésentente — comme un contrat qui peut être rompu. Le mariage apparaît moins comme une institution immuable et bien plus comme un contrat, même si la présentation qui en est faite couvre généralement cet aspect par d'autres considérations (romantiques, pratiques). Bref, cet espace de négociation se niche au cœur même de la raison familiale : le divorce, tout en restant une déchirure, est plus fréquent et ouvre la perspective de nouvelles configurations (familles monoparentales, familles recomposées).

### La refonte des ancrages

Cette centration sur l'affectif que recouvre le relationnel dans l'espace domestique va de pair avec un réagencement des rapports avec l'environnement social. Pour la famille française, comme pour la famille immigrée, le clivage intérieur (famille nucléaire)/extérieur (groupe ou communauté d'appartenance) se redessine. Pour la famille immigrée, les processus se

jouent entre la perpétuation d'une logique communautaire et la fondation d'une famille nucléaire. La famille immigrée existe d'abord, durant les premières années, comme un ensemble annexe à la communauté d'origine (et à la famille étendue) et aux côtés d'autres familles de la même région, constituant avec cet ensemble une "communauté-mosaïque"(3). L'ancrage symbolique reste le pays d'origine, et c'est bien plus tard que, le conflit entre parents et enfants autour de la question pas toujours explicite du retour aidant, elle se fonde en quelque sorte comme point d'une nouvelle origine (4). L'installation définitive des primo-migrants s'énonce rarement de la sorte ; la relation des enfants au pays d'origine est problématique, moins dans les années 60 que dans les années 70 et suivantes, et reste marquée par les difficultés de toutes sortes avec la société française. Mais pour la plupart, le dernier signe d'ancrage symbolique, celui que constitue le lieu d'enterrement, continue d'être la ville ou le village d'origine des parents. Pour la famille française, l'ancrage dans des territoires identifiés au travail industriel et un habitat collectif se joue parallèlement à la confirmation d'une déliaison avec la région d'origine (même très proche) et à l'aspiration à un habitat plus individuel.

Les perspectives d'avenir, comme le quotidien et les relations de voisinage qu'il véhicule, contiennent l'inscription de la famille dans un espace public marqué ces dernières années par des mutations urbaines et politiques et une individualisation consacrée. La dynamique familiale, on le



voit encore plus dans les quartiers dits sensibles, se façonne en vertu d'une conjoncture. Lorsque l'environnement se structure autour du travail, celui-ci génère des espaces de sociabilité et autant de médiations (les rapports de complémentarité au sein de l'entreprise par exemple). L'absence de perspective, avec le chômage, rend d'autant plus problématique l'identité du quartier et la fonction même de la famille. En effet, les points d'appui qui servent aux enfants pour construire une identité et une trajectoire qui transcende les paramètres ethniques, par la médiation d'une identité sociale et d'une culture professionnelle par exemple, compliquent les rapports à la famille, au quartier et à l'école. De périphérique, la relation à cette dernière institution va devenir centrale. Le principe directeur de la sociabilité est, dans les années 60, le travail et l'ordre qu'il génère. Dans ce cadre les perspectives d'avenir se construisent en vertu de cette réalité ; le rapport au logement comme celui qui se construit avec l'école sont structurés en fonction de cette donne. L'habitat se révèle en tant que lieu de repli sans véritable structuration des relations entre habitants alors que l'école devient plus centrale lorsque cette structuration fait défaut. L'avenir se présente beaucoup plus incertain, le monde plus "complexe", et la scolarité devient une nécessité pour acquérir un patrimoine scolaire, relationnel et symbolique.

La famille offre alors le dernier refuge, mais constitue également un lieu de fixation et de tensions. La crise éclaire autrement les contours de la famille, lorsque celle-ci est mobilisée et tient ou devrait tenir une fonction de ressource. On constate d'abord un prolongement de la cohabitation pour parer aux temps d'incertitude que représente dorénavant la jeunesse, après avoir représenté le temps de toutes les conquêtes, puis un sur-investissement affectif dans certaines familles. Dans ce contexte, pour les familles immigrées la réduction à la famille nucléaire distingue encore plus fortement primo-migrants et enfants. Les premiers réaménagent leur arrière-plan relationnel, celui qui est constitué par la parenté au pays, alors que les seconds ignorent, au sens pratique, tous ces rapports. L'origine, dans les expressions et les attitudes, est située dans la parentèle visible, celle de France, et peut-être réduite aux parents et à la

fratrie. Cela explique en partie ce qui est présenté souvent comme un sur-investissement affectif, notamment concernant la mère avec laquelle se gère justement ces relations de proximité. Dans les situations les plus problématiques, cela se traduit également par des difficultés à façonner un "nous" autant sur le registre d'une identité familiale que d'une identité plus large (quartier, association...). La famille peut devenir le lieu de l'expression de toutes les impasses, des refus impossibles (héritages symboliques) à assumer, des subjectivités marquées par la stigmatisation. Ou, au contraire, l'espace où se renégocie le patrimoine symbolique hérité. Le risque d'une surenchère, dans le premier cas, peut se traduire par la recherche d'un lien "fondamental" et prendre la forme d'une recherche communautaire. L'appropriation d'une culture revisitée, avec des étapes (valorisation, rejet... de certains traits culturels), peut illustrer le deuxième cas de figure. ■

(1) Ce qui veut dire que le trait est culturellement moins intégré et devient un tant soit peu "étrange".

(2) Les traits culturels des parents apparaissent en tant que tels, c'est-à-dire comme autant de choix ou de "convention", sans que cette distance soit pensée comme le fruit d'un enracinement culturel. La culture, ou la "vision", française qui sert de point d'appui n'est pas perçue comme tel.

(3) A. Hammouche, *Mariage et immigration. La famille algérienne en France*, Lyon, PUL, 1994/

(4) A distance de la parenté du pays, et en considérant la famille en France comme point de départ d'une nouvelle généalogie.